vrai bonheur pour la vie présente et surtout pour la vie future.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

A. G. Morice, o. m. i.

LETTRE DU R. P. COCCOLA A Mgr D'HERBOMEZ, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COLOMBIE BRITANNIQUE.

Saint-Eugène, Mission des Kootenays.

Monseigneur,

Le compte rendu de nos travaux apostoliques et des bénédictions dont il a plu à Dieu de les accompagner ne manquera pas, je l'espère, de vous intéresser malgré les imperfections de la forme. Je n'écris que pour accomplir un devoir; je ne me laisserai donc pas arrêter par la crainte de tomber en quelques incorrections de style.

Vers le deuxième dimanche de l'Avent, nos indigènes, jusque-là dispersés dans les champs ou dans les pays de chasse, abandonnaient leurs charrues gelées dans le sol, remettaient leurs armes dans le fourreau et venaient reprendre possession de leurs demeures, longtemps désertes, autour du clocher de la mission.

Alors commencèrent les instructions et les catéchismes : c'est surtout le sacrement de l'Eucharistie qui en a été l'objet. Vous savez, Monseigneur, combien il est difficile de faire pénétrer dans ces intelligences des idées de l'ordre immatériel, tant à cause de la grossièreté des esprits que par défaut de la langue, qui ne contient pas d'expression répondant à ces idées. J'ai tâché, avec l'aide de Dieu, de rendre sensible ce qui ne l'était pas, d'exprimer par des périphrases ce qui ne pouvait l'être en termes propres; et enfin, à force de multiplier les images, les comparaisons, les exemples, je puis me ren-

dre cette justice — ce qui est une manière de rendre gloire à Dieu — que j'ai instruit et intéressé mes chers auditeurs autant qu'ils pouvaient l'être. Ils étaient si attentifs, ils avaient tellement peur de perdre une de mes paroles, qu'ils osaient à peine respirer et ne reprenaient pleinement haleine qu'à la fin d'un raisonnement, d'une comparaison ou d'un exposé doctrinal.

C'est ainsi que j'ai abordé la question de l'institution du sacrement, la question de la présence réelle, la question de dispositions requises pour communier dignement. Le contraste entre la communion de Judas et celle de saint Jean, les a vivement impressionnés. Ces instructions avaient lieu le matin ; je les résumais le soir et j'y ajoutais le chant des cantiques et la récitation du catéchisme.

Nous n'avons pas, ici, de salle de réunion : c'est une lacune que j'ai vivement sentie, et j'étais bien aise que les sauvages la sentissent eux-mêmes avant toute proposition de ma part d'en bâtir une. Nous étions entassés dans la maison du chef, la plus grande du village et cependant de beaucoup trop petite, car, tandis que les uns se gelaient au dehors, les autres étouffaient au dedans.

La dernière semaine je commençai les exercices de la mission. Pour les suivre plus assidûment, plusieurs sauvages ont refusé des travaux chèrement payés par les blancs, et tous redoublèrent d'attention et de ferveur. Dès le début, je réunis les chefs et les watchmen ou surveillants, et je leur rappelai leurs obligations. Ensemble nous fîmes le recensement des buveurs ; après quoi, en séance publique, sans désigner personne, j'invitai ceux qui se sentaient coupables, à se mettre à genoux et à dire s'ils voulaient, oui ou non, faire pénitence et s'amender, parce qu'ayant donné publiquement scandale,

ils ne pouvaient être admis à la communion sans une réparation publique. J'avais la liste des coupables sous les yeux, de sorte qu'ils ne pouvaient guère m'échapper. Tous, sauf quelques-uns qui auraient bien voulu s'approcher de la Sainte Table, mais qui ne se sentaient pas la force de renoncer à toute boisson enivrante, s'engagèrent à ne plus boire. Daigne le Seigneur les affermir dans leur bonne résolution. Malgré la loi qui frappe de fortes amendes et de peines sévères ceux qui vendent des liqueurs aux sauvages, les occasions sont fréquentes et, pour un sauvage, la tentation est forte !

Le second jour, je fus appelé à Perry-Creek, situé à 12 milles de la mission, pour panser un homme qui venait de se blesser. Mais je revins aussitôt et, le troisième jour, au matin, les sauvages furent étonnés de me voir à l'autel.

Les confessions commencèrent ce jour là. Grâce aux études préalables que j'avais faites et au questionnaire du R. P. Fouquet, j'ai pu et dû confesser dans la langue du pays, car, pour le *chinook*, peu le connaissent et ils n'en savent pas long.

Tandis que les femmes entouraient le confessionnal, les chefs et les watchmen jugeaient et condamnaient les buveurs, sans épargner ceux d'entre les watchmen eux-mêmes qui avaient succombé à la tentation. Les amendes étaient payées en argent ou en nature et se sont élevées, je crois, à 56 piastres. De plus, le fouet a fonctionné pendant deux jours.

Le tour des joueurs est venu ensuite. On ne les a pas épargnés non plus ; c'est bien trop triste ! Nos pauvres sauvages sont incapables de s'arrêter dans une juste mesure, ils vont toujours aux excès.

On est à la veille de la nuit lumineuse ; les jeunes gens apportent des branches de sapin à profusion ; les plus

habiles d'entre les femmes en tirent toutes sortes de décorations pour l'église; les hommes garnissent leur cartouchière afin de saluer la Naissance du grand Chef; une joie recueillie se manifeste partout et sur tous les visages; si vous entrez dans les maisons, vous y verrez étalés les beaux habits de fête, tenus en réserve pour la réception des sacrements, les belles couvertures de diverses couleurs dans lesquelles le Kootenay se drape, comme un romain dans sa toge; la senteur du savon de toilette a remplacé la senteur du suif dont les sauvages s'enduisent habituellement les mains et le visage. C'est que j'ai promis de passer la revue !...

La revue est passée. Tout est bien, au for extérieur; et tout à l'heure, quand les dernières absolutions seront données, tout sera bien aussi, tout sera beau, tout sera ruisselant de la grâce de Dieu, au for intérieur.

Quelques blancs, officiers du camp ou autres, viennent prendre part à nos solennités; le R. P. RICHARD et le F. BURN leur font les honneurs de la maison en attendant l'heure de l'office, et moi, de mon côté, je mets la dernière main aux apprêts de la fête.

L'autel se couvre de fleurs improvisées; au-dessus du tabernacle et de la gloire qui le surmonte pour l'exposition du très Saint-Sacrement, se détache, en grands caractères, formés de bourgeons de sapin, le cantique des anges : GLORIA IN EXCELSIS DEO ! un lustre, chargé d'un abondant luminaire et suspendu au milieu de l'église, fait resplendir toutes ces belles choses aux yeux émerveillés de notre naïve population; et, puisque les spectacles de ce monde n'ont jamais qu'un intérêt relatif; puisque, surtout, ce qui faisait le mérite de celui-ci, c'était la Naissance de l'Enfant-Dieu, visible aux yeux de la foi et tangible pour les cœurs purs, le nôtre était magnifique, incomparable !

A onze heures et demie, le crieur public donne le signal aux carabiniers, qui viennent se ranger auprès de l'église en *ordre de bataille, si parva magnis componere licet.* La cloche, de son côté, appelle les fidèles. Minuit sonnant, chanteurs et chanteuses entonnent le cantique des anges, si connu et si populaire, que nous avons traduit en sauvage, en conservant le même rythme, et qui se chante sur le même air qu'en français :

Les anges dans nos campagnes
Ont entonné l'hymne des cieux,
Et l'écho de nos montagnes
Redit ce chant mélodieux .
Gloria in excelsis Deo!

Trois salves de mousqueterie accompagnent ces chants et annoncent à toute la contrée que la célébration du mystère commence. Les portes de l'église s'ouvrent, et trois cents personnes environ, dans l'ordre et le recueillement les plus parfaits, pénètrent et se rangent dans le saint lieu; le R. P. Richard est à l'autel, la messe chantée commence et se poursuit avec un saint enthousiasme, interrompue seulement à l'évangile par une instruction en anglais pour les blancs, reproduite en kootenay pour les sauvages.

Les deux suisses, revêtus de leur brillant costume, portent le sceptre du commandement et président, avec la majesté qui convient, aux mouvements de l'assemblée. Ce sont eux qui donnent le signal pour la récitation des prières ou pour l'intonation des chants.

Le moment solennel de la communion est arrivé ; il se fait d'abord un profond silence; puis, le maître de chant commence le *Confiteor*, et tous, du même ton de voix et de la même mesure, le récitent avec lui. Cent soixante-dix communiants s'approchent ensuite avec respect de la Sainte Table et reçoivent dans leur cœur,

pour l'emporter dans leur humble demeure, le Dieu Très-Haut, doublement anéanti sous les voiles de l'humanité et sous les espèces eucharistiques. Je pensais aux bergers qui avaient accueilli le Verbe fait chair dans leur étable, et aux importants de Bethléem qui n'avaient point trouvé de place pour lui dans la cité; je pensais aussi à ces paroles de Saint-Jean : *In propria venit, et sui eum non receperunt. Quotquot autem receperunt eum, dedit eis potestatem filios Dei fieri, his qui credunt in nomine ejus, qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt;* et avec Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, je bénissais Dieu de ce qu'il avait refusé sa lumière aux superbes et de ce qu'il l'avait prodiguée aux petits et aux humbles : *Confiteor tibi, Pater, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis.*

L'officier de police, présent à notre cérémonie en simple spectateur, m'a souvent redit qu'il n'aurait jamais cru les sauvages capables de tant de dévotion et d'un si bel ordre dans leurs mouvements. Avant, pendant et après la sainte communion, chacun était à sa place et conservait jusqu'au bout son recueillement.

Les fêtes de Noël sont pour nos sauvages des fêtes essentiellement religieuses; la fête civile et les réjouissances qui l'accompagnent n'ont lieu qu'à l'occasion du jour de l'an. Noël avait passé, comme ces beaux jours que l'on voudrait prolonger éternellement et que l'on trouve d'autant plus courts qu'ils ont été plus goûtés; mais mon travail n'était pas fini pour cela. Il me fallait, comme un bon père de famille, organiser d'honnêtes amusements pour mes grands enfants. De plus, il y avait des retardataires, des pénitents à qui il fallait une troisième confession, de nouveaux arrivés, qui avaient dû franchir une distance de plus de 100 milles à travers des

chemins non battus, et que la neige avait retenus et mis en retard. Ils arrivaient comme les Mages, conduits par la lumière de la foi ; mais, plus heureux, ils reçurent dans leurs cœurs le Dieu d'amour, unique objet de leur recherche. Parmi les retardataires se trouvaient quelques familles de la tribu des Shwshwapes, dont le chant et le langage, doux et harmonieux, contrastaient avec ceux de nos Kootenays, à l'accent plus dur et plus rustique.

C'est ici que je dois, Monseigneur, accuser réception de votre lettre circulaire, qui m'a été fidèlement remise et dont j'ai immédiatement donné lecture aux sauvages. Les plus fervents d'entre eux, plus de cinquante, ont de leur propre mouvement demandé à communier pour le Souverain Pontife.

Ainsi s'écoulait une année pleine d'événements heureux ou malheureux ; elle s'enfuyait comme ces fleuves qui roulent des eaux tantôt paisibles et transparentes, tantôt sombres et tumultueuses.

Nos sauvages inauguraient l'année nouvelle par des feux de joie, autour desquels cuisiniers et cuisinières préparent des festins appétissants. A minuit, la cloche ayant donné le signal, tout ce qu'il y a d'hommes portant fusil dans le village, se range autour de l'église. A un second signal, les chants commencent, et trois feux de peloton rendent hommage au grand Chef des chrétiens : c'est la bonne année au Roi des rois, au Seigneur des seigneurs et à tous ceux qui l'aiment.

La foule, en procession, vient ensuite chanter à nos fenêtres. On chante pour le Saint-Père ; on chante pour Sa Grandeur Mgr l'Évêque ; on chante pour le T. R. P. GÉNÉRAL ; on chante pour le R. P. FOUQUET, dont nos bons sauvages n'ont pas oublié le dévouement ; on chante enfin pour tous les Pères et Frères de la maison, après

quoi a lieu la cérémonie traditionnelle du serrement de main.

Le jour venu, tout le monde assiste à la messe. Au sortir de l'église, une décharge de mousqueterie annonce le premier festin, auquel prennent part seulement les chefs et les watchmen. Une seconde décharge annonce un second festin, et ainsi de suite toute la journée.

Après que les hommes ont fini, les femmes commencent; après les femmes, ce sont les jeunes gens et, en dernier lieu, les jeunes filles. Pendant tout ce temps-là, les drapeaux de tempérance flottent sur la tête des convives. Ce jour est un grand jour pour les pauvres; ils font une bonne collecte, et il leur est permis d'apporter, avec leur appétit et leur capacité stomacale, des sacs et des chaudières pour le surplus.

A la fin du dernier repas, et quand on descend le drapeau de la Tempérance, les jeunes gens le saluent d'une décharge générale de revolvers; c'est une manière de lui rendre hommage et d'attester que tout s'est passé selon les règles et les convenances.

Nos sauvages s'aiment beaucoup les uns les autres, et quelques-uns d'entre eux font, sans ostentation, des actes très louables de charité. La mère du chef Isidore nourrit cinq ou six orphelins, et cet exemple n'est point perdu: les autres, sans en faire autant, parce qu'ils n'en ont pas les moyens, se montrent du moins compatissants et secourables envers cette classe malheureusement trop nombreuse.

Nos sauvages se sont décidés à construire une salle de catéchisme, et ils s'occupent très activement de couper dans la forêt et de charrier sur place les madriers pour cela.

L'autre jour, l'un d'entre eux, qui n'est pas des plus fervents, est venu me présenter une requête, de la part,

disait-il, des jeunes gens. Il demandait pour eux et pour lui la permission d'exécuter la danse traditionnelle. Je lui répondis gravement que lorsqu'il y avait quelque affaire aussi importante à traiter, il convenait qu'elle le fut par le chef ou l'un des watchmen. Aussitôt il court aux intermédiaires indiqués, qui se présentent et qui donnent leur avis. Or, de son propre mouvement, le chef déclare qu'on ne dansera pas, pour bien des raisons : d'abord, parce que l'année dernière on n'avait pas suivi les règles posées par le prêtre; en second lieu, lorsqu'on a le bonheur de posséder un prêtre qui se sacrifie pour vous montrer le chemin du ciel, il ne convient pas de faire les fous et de revenir aux superstitions d'autrefois; ceux qui ont reçu l'Eucharistie, surtout, doivent avoir peur de la danse.

Je n'avais qu'à dire amen à ce sage discours. Mais, en revanche, il fallait que je redouble d'activité et que je multiplie les industries pour tenir nos hommes en haleine tout le temps qu'ils passaient à la Mission. Le chant et les instructions préparatoires à la fête de l'Épiphanie me fournirent une ample matière ; mais tout cela ne se fait pas sans fatigue. Parfois, je crois que je n'en puis plus, et, le lendemain, je recommence du même train. Soixante communiants se sont approchés de la Sainte Table le jour de l'Épiphanie. C'est la fête de la Gentilité, c'est la fête des Missionnaires ! *Jesu, tibi sit gloria ! qui apparuisti gentibus.*

Les fêtes sont achevées, et ces bons sauvages, dont j'ai admiré la piété et constaté le bonheur, vont se disperser de nouveau. Comme les Mages, ils raconteront à ceux qui n'ont pas pu prendre part à nos cérémonies ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. Dieu fasse que leurs paroles soient une occasion de conversion pour les sauvages de Tobacco-Plain et de quelques autres qui vont à

la débandade et qui se sont faits esclaves du démon. Je voudrais bien visiter ces différents camps; mais on me dit qu'il n'est pas prudent de s'engager à travers les montagnes, à cette époque de l'année où la neige est si profonde, sans un gîte de campement.

Après tout, je puis dire, Monseigneur, que je suis l'enfant gâté du bon Dieu. Depuis que je suis missionnaire, à quelques exceptions près, je n'ai eu que des consolations dans tous les travaux apostoliques qu'il m'a été donné d'accomplir. Partout où j'ai été envoyé, je n'ai eu qu'à moissonner ce que d'autres avaient semé et arrosé de leurs sueurs et de leurs larmes. Ainsi en a-t-il été de mes stations chez les Shwshwapes, chez les sauvages de la Fontaine, chez ceux de Cold-Water et de Spellumcheen; ainsi en a-t-il été de mon expédition le long du chemin de fer, entreprise surtout dans l'intérêt des ouvriers italiens, car là encore j'ai trouvé un accueil empressé auprès de tous, des scènes d'édification et des actes de générosité auprès d'un grand nombre. Ici, enfin, mes espérances ont été dépassées.

Il faut que je m'occupe maintenant de traduire en kootenay les prières préparatoires à la confession et les actes d'avant et d'après la communion. D'autre part, il ne faut pas que j'oublie que je suis homme et que, comme tel, j'ai besoin de manger et de m'habiller. La ferme est là : il faut prendre soin du bétail ; le moulin, dans deux mois, reprendra son tic-tac ; le blé n'est pas encore battu, on y travaille. Je ne sais comment assez remercier le dévoué P. Richard et le Frère J. Burn. Tous deux s'occupent du matériel de la Mission et me laissent tout entier aux occupations spirituelles ; mais il faut cependant que je vienne à leur aide, parce qu'ils sont vieux et que je suis jeune. Nous avons deux ouvriers engagés pour l'hiver; mais les 30 degrés de froid les

engourdissent d'une façon déplorable ; ils ne sont que des mercenaires, et les mercenaires de ces pays-ci sont payés pour ne rien faire. Que n'avons-nous deux ou trois Frères vigoureux et intelligents ; les Pères pourraient alors, selon leur vocation et selon les désirs de nos supérieurs, ne s'occuper du temporel que pour donner la direction nécessaire.

M. Philipps, faisant fonction d'agent pour les Indiens, m'assure qu'il sera facile d'obtenir du gouvernement l'autorisation d'ouvrir une école subventionnée pour les indigènes.....

Veuillez agréer, Monseigneur, etc.

COCCOLA, O. M. I.

LETTRE DU MÊME AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Cette seconde lettre, de date plus récente que celle qu'on vient de lire, remonte pour les faits qu'elle rapporte, à la première obédience du P. COCCOLA pour la Mission des Kootenays, et elle pousse sa relation jusqu'en décembre dernier, avec une simple mention, en passant, des faits que nous connaissons déjà. Ce ne sera donc pas nous répéter que de la reproduire en entier.

Mission de Saint-Eugène, pays des Kootenays,
Colombie Britannique, le 10 décembre 1888.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Il y a un peu plus d'un an, je recevais mon obédience pour la Mission de Saint-Eugène, chez les Kootenays, en remplacement du R. P. FOUQUET, appelé à New-Westminster. Je hâtai mon départ de Kamloops, où j'étais alors, afin de prévenir, si c'était possible, les difficultés de route que la saison déjà avancée allait multiplier sous mes pas. Je voyageais avec le R. P. BAUDRE.

Après un parcours d'environ 200 milles en chemin de